

# Contribution à l'étude des systèmes de production traditionnels en pays Dacpa (région de Grimari)

G. MBURILLON\*

## RÉSUMÉ

Les résultats décevants, voire les échecs de nombreux projets de développement concernant le milieu agricole centrafricain, nous ont amenés à nous interroger sur les obstacles et les causes profondes limitant toute amélioration du niveau de vie du paysan et, partant, tout essor économique du monde rural de ce pays. Nous nous sommes donc efforcés d'avoir une approche globale des systèmes de production replacés dans le cadre plus général des contraintes quotidiennes du mode de vie traditionnel, de façon à en dégager les grands types de structure et en décrire le fonctionnement. Le résultat final en est une tentative de typologie des exploitations rencontrées, tenant compte en partie de leur réceptivité à l'innovation, plus représentative que l'utilisation des valeurs moyennes masquant souvent une forte dispersion. Le caractère parfois monographique de cette expérience et sa localisation ponctuelle en limitent considérablement la possibilité d'extrapolation au reste du pays, mais nous a permis de clarifier nos objectifs et de mettre au point une méthodologie applicable à ce type d'approche système de l'exploitation traditionnelle paysannale.

*Mots clés* : système de production, typologie des exploitations, agro-économie, Centrafrique.

## LES OBJECTIFS

Nombreuses sont les raisons invoquées pour justifier la stagnation, voire la régression, du niveau de vie du paysan centrafricain. On a parlé de sols défavorables (ce qui est loin d'être le cas en comparaison d'autres pays africains), d'années climatiques difficiles (en 1977), de malnutrition (essentiellement qualitative), de manque de disponibilité en main-d'œuvre à certaines époques de l'année, de la dégradation des termes de l'échange international, quand tout simplement la politique générale du pays n'était pas mise en cause (1).

Il nous a paru logique d'aller chercher les explications à la source même, c'est-à-dire chez le paysan. La bibliographie s'étant révélée assez pauvre sur ce sujet, si l'on excepte l'excellente étude de GOUET et GEORGES (2) ayant pour cadre la région de Grimari, mais nécessitant une actualisation, car datant de 1960, ou l'ouvrage de référence du R.P. TISSERANT (3), il ne nous restait plus qu'à essayer d'établir en quelque sorte un point zéro, cernant au plus près la description de l'exploitation traditionnelle, de façon à mettre en évidence les freins au développement

expliquant l'immobilisme général constaté et susceptibles d'être levés par la suite par des modèles dits améliorants.

Il était donc nécessaire de procéder à une approche globale de la vie paysannale à travers son fonctionnement à l'échelle de la campagne agricole pour en situer les points forts, à défaut des motivations profondes qui auraient demandé une étude de plus longue durée et surtout une intégration dans le milieu beaucoup plus poussée que celle à laquelle nous étions parvenus. Cette démarche est relativement nouvelle, tout au moins dans la zone considérée. En effet, si les approches ethnologiques ou sociologiques d'un groupe ethnique sont nombreuses, elles sont souvent purement descriptives et ne tiennent que peu compte des réalités agronomiques ou économiques et réciproquement. Sans prétendre à une analyse sociologique, nous avons cherché à comprendre le phénomène agricole replacé dans le cadre de vie général du paysan dont il devrait être indissociable. Nous pouvons souligner une fois de plus, à cette occasion, l'intérêt des études pluridisciplinaires dans ce domaine.

Nous avons donc procédé de la façon suivante : commençant par l'étude du milieu physique, opération la plus facile en raison de l'existence de documents détaillés, nous avons poursuivi par l'analyse du milieu humain qui est de loin le plus difficile à appréhender. Nous voulions connaître les structures et la hiérarchie le régissant, d'abord à l'échelle du village (en étudiant, entre autres, les liens de

(\*) I.R.C.T. Garoua (Cameroun), responsable de la section Etudes et Suivi, projet Nord-Est Bénoué.

(1) Cette enquête a été menée à la fin du règne de Bokassa.

(2) GOUET et GEORGES, 1961 « Emploi du temps du paysan dans une zone de l'Oubangui Central », B.D.P.A., Paris.

(3) R.P. C. TISSERANT « L'Agriculture dans les savanes de l'Oubangui », station de Boukoko, 60 p.

parenté et la répartition de l'autorité), puis à celle de la cellule sociale de base, assez bien définie par la famille restreinte ou nucléaire, en mettant en évidence les unités de décision. Nous nous sommes ensuite intéressés à la façon dont la force de travail s'employait pour aboutir à l'étude des productions.

Schématiquement, nous pouvons résumer notre cheminement de la façon suivante : définition des structures, étude de leur fonctionnement puis analyse de la production finale et de ses contraintes, ce qui était le but de notre travail.

## LA MÉTHODOLOGIE

La région de Grimari s'est imposée assez rapidement comme zone d'enquête, pour plusieurs raisons. Etant donné notre méconnaissance à peu près totale du milieu au départ, il nous était indispensable de posséder le maximum de documents sur celui-ci pour limiter la phase d'adaptation et de découverte et éviter la répétition de certaines erreurs. Pour cela, l'étude de GOURT et GEORGES convenait parfaitement. Enfin, comme c'est souvent le cas dans ce genre d'étude, les contraintes matérielles ont été d'une grande importance, l'accès à la zone devant être suffisamment facile (condition fréquemment rédhibitoire en Centrafrique à l'époque) et l'existence de structure d'accueil assurée pour le responsable de l'enquête.

L'étape suivante consistait à sélectionner 4 villages d'importance moyenne (environ 350 à 400 habitants au total) dont nous ne garderions qu'un seul pour l'analyse fine de deuxième année. Nous nous sommes volontairement limités en raison de la faiblesse de nos moyens en enquêteurs. Après avoir rejeté l'axe Bangui-Bambari, relativement fréquenté, ce qui risquait d'introduire un biais économique difficilement contrôlable, nous avons choisi deux pistes secondaires, la première menant de Grimari à la sous-préfecture de Bakala, dont le trafic est réduit mais non négligeable ; la seconde, à la sous-préfecture des M'brés, à peu près impraticable même en saison sèche et donc complètement coupée du reste de la région. Nous espérons mettre ainsi en évidence l'influence du degré d'ouverture sur la vie économique et sociale du paysan.

Le choix des villages ne pouvait être établi, ensuite, qu'à partir des seuls renseignements statistiques qui nous étaient connus (communiqués par l'UCCA\*), à savoir le nombre de planteurs de coton, les surfaces cultivées correspondantes et la production annuelle en coton-graine par village. La moyenne du nombre de planteurs étant de 46 sur la zone considérée, nous avons retenu :

— Axe des M'brés :

- Bakomba ..... 22 planteurs
- Igoua ..... 51 planteurs

— Axe de Bakala :

- Yabita ..... 68 planteurs
- N'djangala ..... 37 planteurs

c'est-à-dire un gros village, deux moyens et un de faible importance.

(\*) UCCA = Union Cotonnière Centrafricaine, chargée de la vulgarisation de cette culture, de sa commercialisation et de son usinage.

Comme on peut le constater, les considérations qui ont présidé à ces choix sont assez éloignées de toute rigueur statistique. Si cet aspect limite considérablement les possibilités d'extrapolation de cette étude, il ne réduit en rien l'intérêt d'autres résultats tels que l'approche méthodologique.

Sur cet échantillon, nous avons ensuite procédé à l'analyse des structures en place.

### Le milieu humain

Une difficulté, classique en la circonstance, s'est tout de suite présentée : la définition de l'unité d'étude (qui en fait devait constituer l'objet de notre conclusion). Celle-ci peut effectivement être très différente suivant le problème envisagé (unité de production, de consommation, de commercialisation, etc.). L'expérience nous a montré rapidement qu'il était vain de vouloir procéder de cette façon. C'est pourquoi, si nous nous sommes continuellement référés à la famille restreinte ou nucléaire, qui est parfaitement définie chez les Dacpas, comme cadre de l'exploitation agricole dans les descriptions générales, nous avons eu soin de toujours redéfinir l'unité considérée dans le cas d'études particulières (par exemple la consommation), ceci pour éviter des simplifications hâtives et le plus souvent fausses. Partant, il nous suffisait de mener l'ensemble des enquêtes au niveau de l'individu pour rendre ensuite tous les agrégats possibles selon la fonction envisagée. Nous avons alors tout simplement commencé par un recensement démographique individuel aussi précis que possible, nous intéressant spécialement aux liens de parenté existant dans le village et même avec les autres villages s'ils entraient dans notre domaine d'étude. Ceci est très important pour rendre compte de certains échanges qui passeraient inaperçus autrement ou inexplicables. De même, un répertoire complet des noms des individus, variables au gré des circonstances, est indispensable pour faciliter les attributions futures (parcelles, récoltes...) et les vérifications, par recoupement, de l'information. La connaissance des comportements, mode de vie et traditions n'a pas fait l'objet d'une méthodologie particulière. Elle résulte des conversations avec les habitants et d'observations sur le terrain. Cette solution est préférable, à notre avis, et surtout moins contraignante pour l'individu interrogé, déjà très sollicité, à un système de questionnaires directifs parfois obligatoires dans le cas d'une enquête de courte durée.

### L'habitat et le terroir

Les plans des 4 villages ont été relevés avec la

destination de chacune des cases, éventuellement le nom de leurs occupants, ainsi que les points de repère ou lieux intéressants, tels que jardins de case, arbres fruitiers ou d'ombrage. De même, le parcellaire a été mesuré et représenté. Ce travail s'est trouvé grandement facilité par le fait que le coton, en ouverture dans la rotation, est cultivé en parcelles carrées d'un demi-hectare. Trois soles par village ont donc été cartographiées, parfois plus si les blocs étaient divisés par manque de surface utile : le coton de première année, les cultures vivrières de deuxième année et le manioc de fin de rotation. Sur chaque parcelle étaient répertoriées les mensurations des côtés (éventuellement les limites internes dans le cas de chaque association vivrière), une évaluation de la densité, quelques caractères descriptifs (bordures de manioc, présence de pieds de roselle ou mil dispersés) et le nom du cultivateur. Il s'agit donc d'un parcellaire d'utilisation et non de propriété (les deux sont d'ailleurs pratiquement superposables. Plus qu'une représentation géographique, assez imprécise du reste, nous cherchions à visualiser certains rapports entre hommes et lieux.

### Les productions

Les surfaces connues, il nous fallait mesurer ou estimer les rendements. Deux méthodes ont été utilisées :

— la pesée directe de la production quand la récolte était groupée dans le temps ou faisait l'objet de transactions. C'est le cas de l'arachide et du coton ; notons que, pour ce dernier, nous avons relevé des quantités commercialisées qui peuvent s'écarter sensiblement de celles produites sur la parcelle (en raison des rétributions en nature de l'aide extérieure par exemple). Si, individuellement, ces variations ne sont pas négligeables, elles s'annulent globalement au niveau du village ;

— dans le cas des récoltes échelonnées et consommées immédiatement, nous avons procédé par sondage (carrés de 16 m<sup>2</sup>). Des comptages de densité et la pesée des récoltes correspondantes ont alors été effectués.

La première année écoulée, nous commençons à avoir une idée assez précise des structures humaines et des productions. Encore fallait-il savoir comment les premières s'appliquaient aux secondes. Ce fut l'objet du travail de la deuxième campagne. Pour ce faire, l'étude détaillée des activités d'un échantillon de villageois nous a paru la meilleure solution. Nos moyens ne nous permettant pas de prolonger notre action sur les 4 villages, nous ne nous sommes maintenus qu'à Yabita, où l'on avait rencontré le maximum de compréhension chez les paysans et qui nous paraissait le plus dynamique de par sa composition (population suffisamment jeune et nombreuse) et sa situation géographique. Le choix des ménages interrogés (10 totalisant 24 personnes actives) fut inspiré par une stratification reposant sur leur taille

(en particulier mono et bigamie), l'âge de leurs membres, la présence ou non d'enfants et leur nombre, la superficie et la répartition des terres cultivées, telle qu'on avait pu la mettre en évidence la première année. Sans atteindre à la rigueur statistique à laquelle nous ne pouvions prétendre en raison de la petite taille de notre échantillon (un enquêteur ne pouvant raisonnablement pas interroger plus d'une dizaine de personnes par jour, dans le cas de relevés précis), nous espérions, en multipliant les cas de figure, cerner au mieux la diversité d'une situation nous ayant fait abandonner la notion d'exploitation moyenne que nous pensions décrire au départ. Sans rabaisser nos prétentions initiales, nous avons vu celles-ci évoluer. S'il était devenu difficile d'extrapoler, ou alors avec la plus grande prudence, les résultats obtenus à partir de quelques cas ponctuels et pas forcément très représentatifs, ce travail constituait un excellent terrain d'essai pour la mise au point d'une méthode applicable à une étude de plus grande envergure, mais moins détaillée, l'accent n'étant mis que sur les facteurs s'étant révélés les plus explicatifs des phénomènes considérés. Donc, nous nous sommes attachés à faire relever par les enquêteurs l'emploi du temps horaire de chacune des personnes choisies, les interrogatoires ayant lieu en fonction des disponibilités de chacun et les faits étant recoupés par des observations effectuées tout au long de la journée par les responsables sur le terrain. Tout comme GOUET et GEORGES, en 1959, nous nous sommes intéressés à l'ensemble des activités du paysan et non pas à une simple prise de temps de travaux qui n'aurait pas reflété la vie quotidienne de l'individu. En effet, une journée libre de tous travaux ne signifie pas obligatoirement qu'elle soit disponible pour alléger une période voisine surchargée. Négliger cette réalité peut conduire à des erreurs grossières dans l'estimation de la force de travail sur une exploitation. Ainsi, les fêtes et autres occupations traditionnelles (telles que levée de deuil ou visites aux parents éloignés) prennent autant d'importance, si ce n'est plus, dans le calendrier du paysan que le semis ou toute autre opération. Notre démarche occidentale tend malheureusement souvent à nous faire sous-estimer cela, quand nous oublions que le travail n'est pas dissociable des autres activités chez le paysan africain. D'un point de vue pratique, étant donné notre expérience en la matière, nous nous sommes directement inspirés des fiches de nos prédécesseurs déjà cités en les adaptant à nos besoins. Ces fiches étaient remplies par individu et par jour, les opérations successives de chacun répertoriées ainsi que leur lieu de déroulement, l'ensemble étant ramassé tous les 10 jours. Ce système de prise de données permet alors des récapitulatifs décennaires par individu, par ménage, par opération ou par lieu (par exemple la parcelle, dans le cas des travaux agricoles). Nos objectifs étaient la description du calendrier de campagne, la connaissance de temps de travaux de référence par grand type d'opération et plus simplement celle des occupations du paysan Dacpa tout au long de l'année.

## LES RÉSULTATS

## Milieu physique

Situation géographique et paysage physique  
(voir carte)

Cette zone se situe par 5°50' de latitude Nord et 20°05' de longitude Est, sur la sous-préfecture de Grimari, département de la Ouaka, préfecture de Bambari, en pays Dacpa qui est une sous-ethnie Banda. Bakomba (une quarantaine d'habitants), Igoua (environ 90 habitants), N'djangala (même population) et Yabeta (un peu plus de 140 habitants) se trouvent respectivement à 12 km, 15 km, 17 km et 24 km de Grimari, sur la piste des M'brés et celle de Bakala.

Le paysage est constitué de savane arbustive, parfois arborée, appartenant au domaine soudano-guinéen-oubanguien décrit par SILLANS, assez dégradée, en particulier par les feux de brousse qui la ravagent tous les ans et favorisent l'extension des essences pyrophiles. Seules, les bordures de marigots présentent une végétation plus dense avec les forêts

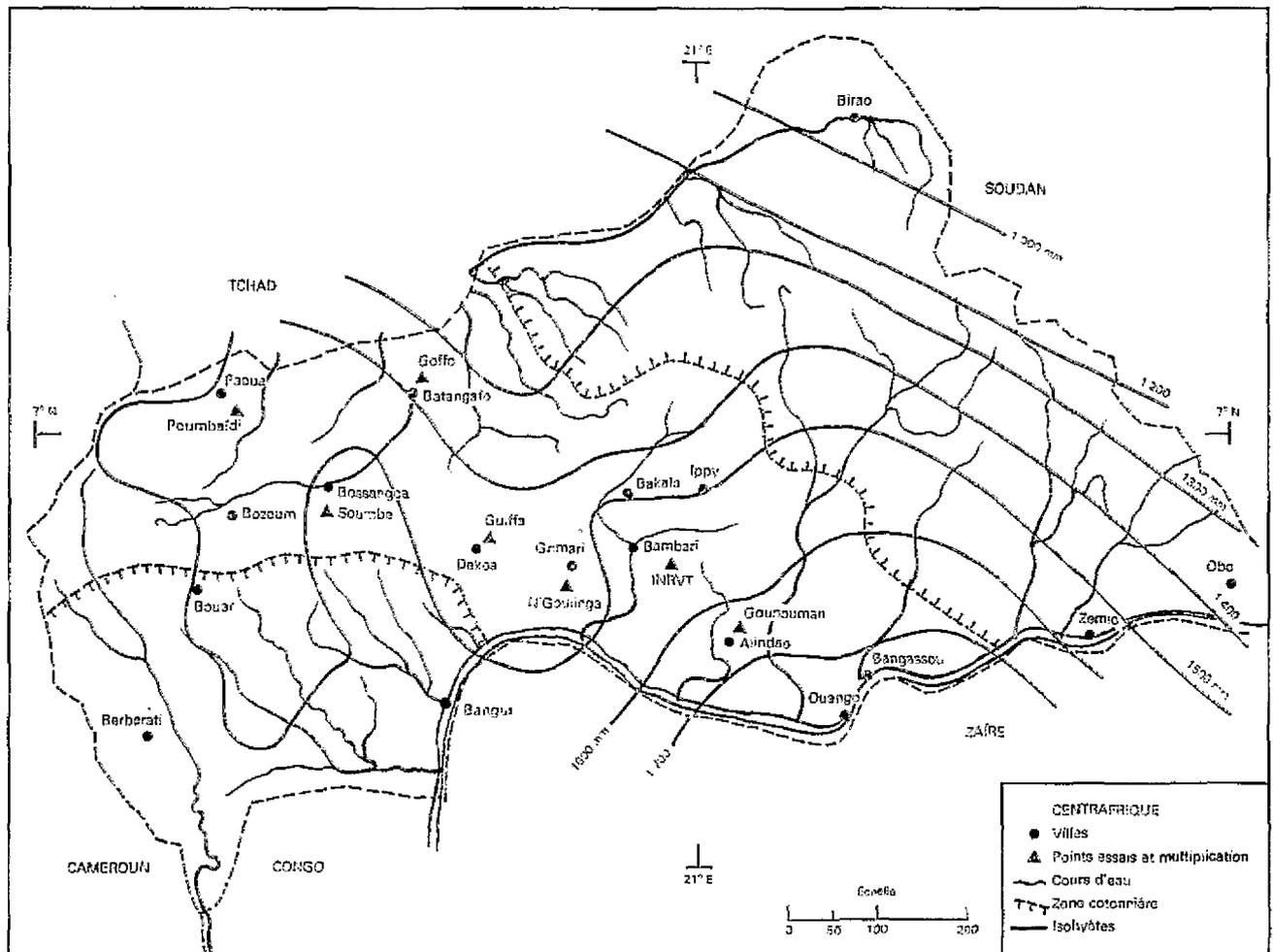
galeries. Il faut noter aussi la présence de quelques massifs arborés (souvent constitués de peuplement de manguiers) en régression le long des axes routiers où se concentre l'activité humaine.

Les sols sont pour la plupart des sols ferrallitiques relativement riches chimiquement, mais très sensibles à l'érosion qu'un relief souvent vallonné accentue. Leur profondeur et surtout la présence fréquente de cuirasses latéritiques semblent être le principal facteur limitant. Les affleurements rocheux sont plus rares (gneiss et embréchite) et toujours en chaos individualisés (les « kagas »).

Les marigots sont nombreux (Bamba, Gowokpo...) et fournissent un approvisionnement en eau continu dans l'année.

## Conditions climatiques

Grimari se trouve en zone tropicale humide. Le climat est de type soudano-oubanguien. En voici les grandes caractéristiques, d'après R. SILLANS :



*Saison sèche*

Du 10 novembre (plus tard quand on descend vers le Sud) à la mi-mars. En fait, cette période n'est jamais complètement sèche et est arrosée de nombreuses petites pluies entre fin décembre et fin février (pluies des mangues, pluies des termites). La température descend à son minimum entre le 20 décembre et la mi-janvier. Peu après, la saison devient chaude et à tendance orageuse (début mars) avec tonnerre lointain et orages secs qui préparent la saison des pluies.

*Saison des pluies*

De la mi-mars au 10 novembre. Elle est caractérisée par trois périodes de pluies plus ou moins abondantes. De la mi-mars à début juin, il pleut moyennement, mais moins que dans le sous-climat oubanguien, avec quelquefois une quinzaine de jours d'interruption. Puis, jusqu'en fin octobre, les pluies se font plus fréquentes avec un maximum d'intensité de 15 jours au début ou à la fin de ce mois. Enfin, jusqu'au 10 novembre se situe une période de transition, très courte en savane, annonçant la saison sèche.

Voici quelques chiffres issus de la station de N'goulinga, empruntés à l'ORSTOM :

— *Pluviométrie :*

- moyenne annuelle = 1 530 mm ;
- extrême = 1 300 à 1 800 mm.

— *Pluviosité :*

- moyenne annuelle = 120 jours.

— *Température :*

- moyenne annuelle = 26 °C.

— *Amplitude thermique assez faible :*

- minimum absolu = 12 °C ;
- maximum absolu = 38 °C.

— *Humidité relative moyenne élevée :*

- maximum moyenne mensuelle = 95 % à 100 % ;
- minimum moyenne mensuelle = 55 %  
(peut descendre à 30 % en saison sèche).

Il y a donc une croissance possible des végétaux sur 8 mois de l'année, ce qui permet la mise en place de deux cycles.

**Milieu humain****Structures démographiques**

Les résultats sont regroupés dans le tableau 1. On peut constater que les villages, tout en étant d'inégale importance, restent très peu peuplés (maximum Yabeta avec 142 habitants), ceci en dépit d'un effort de l'Administration pour provoquer des regroupements qui ne vont pas sans poser parfois des problèmes de terres cultivables et de distance. La répartition entre sexes est assez inégale. Dans tous les cas, il y a plus de femmes que d'hommes ; cette tendance est apparemment plus nette sur la piste des M'brés que sur celle de Bakala. Plusieurs hypothèses peuvent

être avancées pour expliquer ce phénomène : la mortalité infantile masculine est peut-être plus élevée, l'exode rural touche essentiellement les jeunes hommes non encore installés socialement et surtout les hommes vivent moins vieux que les femmes. Les deux pistes se différencient aussi nettement à l'examen de la répartition des âges. La population de Igoua et Bakomba est en effet plus âgée, comme en témoignent ces quelques chiffres :

Piste de Bakala	Moins de 15 ans	Moins de 30 ans
Yabeta .....	32,4 %	54,3 %
N'djangala ...	32,5 %	44,2 %

*Piste des M'brés*

Bakomba .....	27,0 %	37,8 %
Igoua .....	19,1 %	40,5 %

La piste des M'brés, d'accès très difficile, contribue sûrement à ce vieillissement de la population, les jeunes préférant des zones plus passagères. Quoique la jeunesse de la population contribue au dynamisme du village, il ne faudrait pas croire qu'elle s'accompagne d'une grande réceptivité au modernisme, la résignation et le refus de changement semblant être l'attitude générale. De ces considérations, il ressort que la fixation des individus est indispensable, toute progression économique ne pouvant résulter que d'une amélioration de la production agricole dans ce type de société rurale, d'autant plus que les villes et petits centres tels que Grimari sont incapables d'absorber une main-d'œuvre supplémentaire pour laquelle ils ne disposent de structures d'accueil autres que familiales. Enfin, une recherche sérieuse sur les motivations paysannes susceptibles de devenir les moteurs du développement reste à faire.

**Les relations sociales***Au sein du village*

La disposition actuelle des villages avec les concessions alignées le long de la piste est récente, si l'on s'en tient aux travaux du R.P. TISSERANT. L'habitat était auparavant dispersé autour du chef de clan. Ce n'est qu'avec l'Administration coloniale qui désirait faciliter ses contrôles qu'il s'est vu regroupé en villages sous l'autorité du chef coutumier. Il s'agit donc, au départ, de villages-lignages qui ont souvent évolué en villages-composites, au gré des associations. Ainsi à Yabeta, deux sous-ethnies (Dacpas et Gbis) cohabitent, comportant plusieurs clans. Si l'autorité du chef, reconnue, est importante, il a entre autres à régler les différends qui ne manquent pas de se présenter ; il ne faut pas pour autant négliger le rôle du chef religieux, beaucoup moins apparent pour l'étranger, mais président à toutes les grandes occasions traditionnelles qui ponctuent la vie des paysans, et représentant l'autorité morale. Le chef est assisté par un ou plusieurs capitas dans ses fonctions (il s'agit le plus souvent des représentants des sous-ethnies présentes). La hiérarchie est donc assez simple : les chefs et leur famille, l'ethnie dominante, puis les dominées, les capitas ayant la préséance avec leur famille.

Tableau 1. — Structures démographiques

Village	Age	Hommes (en % du total recensé sur le village)	Femmes	Total
Yabeta (142 habitants) .....	0-9	—	—	16,2
	10-14	—	—	16,2
	15-29	12,0	9,9	21,9
	30-44	9,4	10,6	19,8
	45-54	4,9	7,0	11,9
	Plus de 55	7,0	7,0	14,0
Total ....		35,1	34,5	67,6
N'Djangala (36 habitants) ...	0-9	—	—	15,1
	10-14	—	—	17,4
	15-29	4,7	7,0	11,7
	30-44	7,0	13,9	20,9
	45-54	7,0	7,0	14,0
	Plus de 55	11,6	9,3	20,9
Total ....		30,3	37,2	67,5
Igoua (89 habitants) .....	0-9	—	—	14,6
	10-14	—	—	4,5
	15-29	12,4	9,0	19,1
	30-44	12,4	15,7	28,1
	45-54	6,7	5,6	12,3
	Plus de 55	4,5	14,6	19,1
Total ....		36,0	44,9	80,9
Bakomba (37 habitants) ....	0-9	—	—	18,9
	10-14	—	—	8,1
	15-29	2,7	8,1	10,8
	30-44	5,4	16,2	21,6
	45-54	18,9	13,5	32,4
	Plus de 55	2,7	5,4	8,1
Total ....		29,7	43,2	72,9

*Au sein de la famille*

La famille restreinte ou nucléaire constitue la cellule sociale de base. C'est elle qui nous a servi généralement d'unité d'étude. Elle est composée des parents, des enfants et parfois d'une ou plusieurs personnes à charge, qui peuvent habiter une ou plusieurs cases (les enfants sont souvent séparés). Accompagnant ces cases d'habitation (rectangulaires, construites en parpaings de terre ou plus simplement en pisé sur treillis de perches et recouvertes de paille), il existe parfois une case-cuisine où sont entreposées les réserves. Cette famille est sous l'autorité du père qui s'avère plus morale qu'effective, les différents membres jouissant d'une assez grande autonomie dans les prises de décision (ce fait est particulièrement net en ce qui concerne les opérations culturelles). Elle se crée à la suite de mariages exogames, conclus après règlement d'une dot dont l'importance varie avec l'âge, le rang de la future

épouse. Cette union, très instable chez les jeunes, est une étape sociale capitale. Elle ne modifie que peu le rythme de vie et les travaux de la femme, formée très jeune aux tâches ménagères, même si celle-ci quitte son cercle familial pour suivre son mari parfois très loin. Par contre, le changement est profond pour le jeune homme qui dispose d'un statut particulier. Ce dernier jouit, en effet, d'une certaine autonomie (qui peut se traduire par un habitat séparé) et fait preuve d'un dilettantisme marqué. Il cultive mal une parcelle de coton (souvent récupérée par sa mère en cours de campagne) qui lui procure un peu d'argent de poche et doit un minimum d'aide à ses parents, le plus souvent sur la parcelle maternelle de cultures vivrières. Ces jeunes gens, qui devraient constituer une force de travail considérable sur l'exploitation, sont très instables; se désintéressant de l'agriculture, ils préfèrent aller à la recherche d'un hypothétique emploi en ville

(l'usine UCCA de Grimari n'utilise que 150 à 200 ouvriers en pleine campagne d'égrenage). Ce problème est malheureusement classique et ne peut trouver une solution que dans l'amélioration sensible des conditions de vie à la campagne.

Le statut de la femme mérite qu'on s'y arrête un peu. Très schématiquement, on peut en effet considérer que cette dernière représente le capital de l'exploitation : capital-travail et capital-terre à travers les surfaces qu'elle est capable de cultiver. Par ailleurs, elle a pour mission d'élever les enfants et de préparer la nourriture. A ce titre, elle représente le seul investissement productif effectué par le mari au sein du ménage. Une certaine promotion sociale s'accompagne donc d'une polygamie croissante. Le jeune couple typique se constitue d'un mari assez jeune et d'une vieille femme (veuve ou délaissée), les ménages équilibrés n'étant pas très courants ; l'âge des suivantes diminuera ensuite de façon inversement proportionnelle à celui du mari et à son ascension dans la société. La femme la plus âgée, qui souvent ne peut plus procréer, occupe alors le rang le plus bas et est chargée de toutes les corvées dans la mesure de ses capacités physiques, sauf si elle est d'un niveau social élevé (par exemple la mère du chef). Toutefois, si la femme ne dispose d'aucune autonomie sociale, étant entièrement sous la tutelle de son mari, elle jouit d'une grande indépendance dans toutes ses activités, résultat de l'individualisme qui régit cette société. Paradoxalement, cette très large liberté ne peut s'exercer que dans le cadre très étroit fixé par la communauté et les traditions. Chacun s'organise donc indépendamment de son voisin et il en est presque de même à propos de la femme vis-à-vis de son mari. Le village qui, rappelons-le, n'est pas une structure traditionnelle, apparaît donc plus comme la juxtaposition d'éléments que comme une véritable communauté. Comme le R.P. TISSERANT, nous pourrions l'assimiler à de grands camps de travailleurs.

#### *La force de travail, les activités*

L'emploi du temps d'un échantillon réduit de 24 personnes a été suivi pendant un an à Yabeta. Voici quelle en était la composition : un jeune célibataire en partie à la charge de ses parents ; un jeune divorcé qui reformera un couple avec une des personnes interrogées ; l'ex-femme de ce dernier qui retournera chez sa mère en cours d'exercice pour constituer une unité exclusivement féminine avec un enfant en bas âge, phénomène qui n'est pas rare ; un célibataire d'âge mûr vivant avec sa vieille mère ; un jeune couple monogame ayant des enfants en bas âge ; un couple plus vieux d'abord monogame puis bigame ; deux couples d'âge moyen avec des enfants et bigames ; un couple d'une cinquantaine d'années monogame et n'ayant plus d'enfants à charge ; enfin un couple âgé monogame. Nous avons considéré les rubriques travail (agricole, ménager, salarié, réfection de case, artisanat, commerce, chasse et pêche, autres), non-travail (hygiène, déplacements, maladies, loisirs, autres) et autres (repas, repos et sommeil). L'analyse a été menée à deux niveaux : celui de l'individu et celui du ménage. L'importance relative

de chacune des activités ayant été calculée en % du temps de présence au village, la part des absences et déplacements de chacun a d'abord été envisagée. Globalement, les gens sont présents 86,7 % du temps sur le territoire du village, ce qui représente environ 50 jours d'absence par an. Les habitants de Yabeta sont donc plutôt mobiles. En fait, ces chiffres cachent une grande disparité : dans l'année, la période couvrant octobre à fin janvier cumulant la plupart des absences (notamment en décembre avec la fête nationale) ; liée au sexe, les hommes s'absentent beaucoup plus que les femmes (68 jours par an contre 37) ; enfin, selon l'âge : 69 jours pour les moins de 25 ans contre 40 pour leurs aînés. C'est en cumulant ces deux facteurs qu'on observe les plus grandes différences, comme on pouvait s'y attendre : les hommes de moins de 25 ans sont absents 106 jours par an en moyenne, alors que les femmes de plus de 50 ans ne se déplacent pratiquement plus (9 jours). Dans tous les cas, on constate que le taux minimal de présence des femmes est supérieur au maximum des hommes. Des conclusions identiques peuvent être tirées de l'analyse des déplacements temporaires dans la journée : les hommes y consacrent en moyenne 6 h 30 par semaine pour 3 heures environ chez les femmes (à titre de comparaison, nous verrons que les temps de travaux hebdomadaires sur cultures vivrières calculés sur l'ensemble de l'année sont respectivement de l'ordre de 3 heures et 7 heures.

L'étude individuelle montre les résultats suivants : un individu moyen occupe environ un tiers de son temps en activités diverses (travail ou non), ce qui signifie qu'il se repose, dort ou mange pendant les deux tiers restants, selon nos critères de partage du temps. La rubrique travail remplit un cinquième de la journée (un peu plus de 5 heures par jour), ce qui n'est pas excessif, mais que peuvent expliquer une mauvaise nutrition et des conditions climatiques difficiles. Moins de 10 % du temps sont employés à l'agriculture (un peu plus de 2 heures par jour) ; même si ce total est plus élevé si l'on se limite à la période culturale, on peut douter de la réelle vocation agricole de ces gens. Si l'on raisonne maintenant en terme de production, on s'aperçoit que le temps dévolu à gagner de l'argent (à partir des cultures de rente, *tabac et coton* principalement), environ 6 %, est sensiblement égal à celui consacré à produire ou chercher de la nourriture (cultures vivrières : 3,2 %, chasse et pêche : 2,9 %). Un certain nombre de facteurs de variation ont été observés. Tout d'abord, un cycle saisonnier apparaît nettement à l'examen de la figure 1. Il est intéressant de noter que le total activité qu'on aurait pu croire à peu près constant dans l'année suit en réalité de près les fluctuations du total travail. La rubrique non-travail serait donc presque incompressible : c'est un résultat important.

Les temps de travaux présentent deux pics d'intensité, entourés de deux périodes de faible activité. Il s'agit des mois de mai-juin et novembre-décembre, les minima se situant en septembre et février. Les travaux agricoles suivent une courbe parallèle (les maxima correspondant aux semis des produits vivriers et du coton et à la récolte du coton) ; le total

Tableau 2. — Activités en % du temps de présence au village par mois.  
Moyennes par sexe

Mois	♂									♀								
	V	R	TA	CP	W	T	P	TAC 1	TAC 2	V	R	TA	CP	W	T	P	TAC 1	TAC 2
Mars .....	2,8	4,2	7,0	6,1	16,1	28,1	25,7	5,8	5,7	7,0	0,2	7,2	2,4	23,4	33,5	28,3	6,6	6,6
Avril .....	5,9	7,6	13,5	3,8	22,4	30,9	28,2	12,7	12,9	8,8	4,9	13,7	1,3	26,0	32,6	28,5	12,9	13,0
Mai .....	1,0	18,4	19,4	2,9	24,5	29,7	28,6	17,9	17,9	3,6	12,9	16,5	1,5	28,0	36,0	30,4	16,2	16,4
Juin .....	1,2	15,5	16,7	1,8	21,4	28,8	23,6	13,1	13,8	3,2	8,6	11,9	0,2	21,9	34,6	28,7	11,4	11,3
Juillet .....	3,2	7,6	10,8	2,9	20,5	31,4	28,1	9,8	9,7	4,8	3,4	8,2	0,9	22,2	33,4	27,6	7,3	7,2
Août .....	3,1	6,5	9,7	1,9	16,6	27,9	29,0	9,1	9,3	8,7	3,3	12,0	0,3	24,2	30,6	29,2	11,3	11,4
Septembre .....	0,5	6,1	6,6	3,2	13,6	21,0	25,0	5,5	5,7	1,9	2,9	4,9	1,2	20,7	25,3	26,3	4,3	4,8
Octobre .....	0,9	2,1	3,0	3,7	17,1	26,3	24,2	2,3	2,7	7,2	2,0	9,3	0,7	22,0	27,5	28,5	8,6	8,9
Novembre .....	0,8	6,8	7,6	5,5	21,5	34,1	21,9	5,5	4,9	4,4	6,3	10,6	1,5	26,2	35,3	25,8	9,1	9,1
Décembre .....	0,0	12,5	12,5	2,6	20,8	36,5	16,6	6,7	5,6	0,6	10,4	10,9	1,5	25,8	37,5	24,6	8,6	7,6
Janvier .....	0,7	2,2	2,8	9,7	17,5	29,8	23,3	2,1	2,2	0,9	1,5	2,4	3,2	22,0	31,2	24,8	1,9	1,6
Février .....	1,4	2,7	4,1	9,8	15,8	30,5	22,8	3,4	3,7	0,2	0,1	0,3	5,2	27,2	33,9	25,3	0,3	0,3
Moyenne .....	1,8	7,7	9,5	4,5	19,0	29,6	24,8	7,8	7,8	4,3	4,7	9,0	1,7	24,1	32,6	27,3	8,2	8,2

V : Temps consacré aux cultures vivrières.

R : Temps consacré aux cultures de rente (coton-tabac).

TA : V + R.

CP : Chasse et pêche.

W : Travail total.

T : Activité totale (W + non travail).

P : Jours de présence dans le mois.

TAC : Temps consacré aux travaux agricoles en % du temps total.

TAC 1 : calculé à partir de TA et P (%);

TAC 2 : calculé à partir du nombre d'heures  $\frac{(\text{nombre heures TA})}{(\text{nombre heures total})}$ .

Tableau 3. — Temps de travaux individuels mensuels au village, par classe d'âge et par sexe, en heures

	≤ 25 ans			26 - 40 ans			41 - 50 ans			> 50 ans		
	H	F	T	H	F	T	H	F	T	H	F	T
Cultures vivrières (V) ..	9,8	20,8	16,1	5,6	29,5	22,7	9,1	30,4	17,7	24,0	35,5	30,9
h + f			15,3			17,6			19,8			29,8
2												
Cultures de rente (R) ...	19,0	26,0	23,1	42,9	30,9	34,3	62,1	39,8	53,8	51,2	28,4	37,6
h + f			22,5			36,9			51,0			39,8
2												
Travail agricole (TA) ....	28,9	46,8	39,1	48,5	60,4	57,0	71,2	70,3	71,5	75,2	63,9	68,4
h + f			37,8			54,5			70,7			69,6
2												
Chasse et pêche (CP) ....	16,4	11,9	13,4	22,0	8,4	12,2	31,3	21,8	27,4	32,9	7,0	17,3
h + f			14,2			15,2			26,6			20,0
2												
Total travail (W) .....	71,7	134,5	108,4	110,0	174,7	136,3	133,9	175,3	149,0	137,7	142,8	140,7
h + f			103,1			142,4			154,6			140,3
2												
Total activités (T) .....	134,5	185,7	165,0	173,0	227,1	211,6	203,3	212,2	205,9	172,8	224,7*	204,5
h + f			160,1			200,1			207,8			198,8
2												

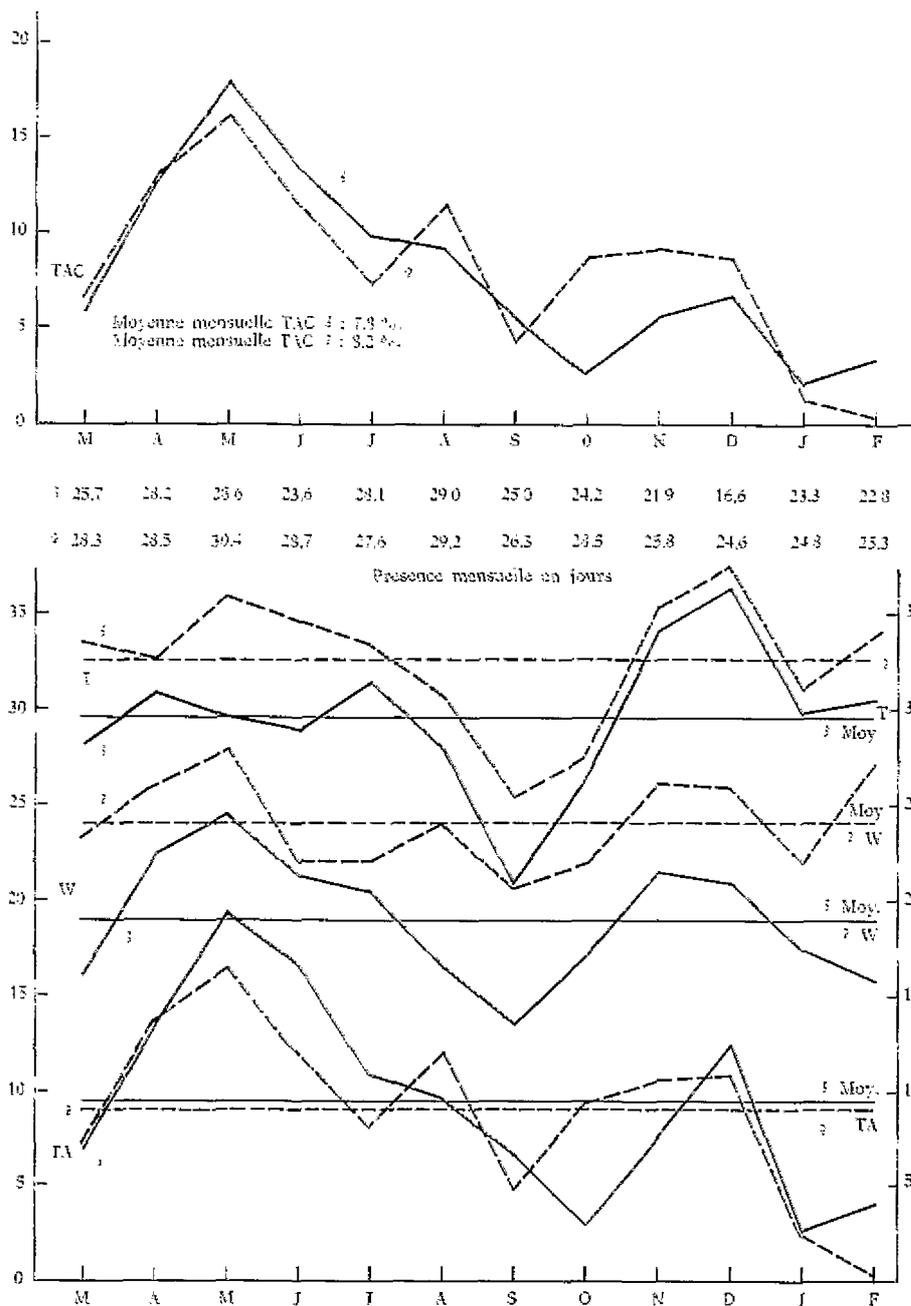
\* Maladie.

travail peut alors atteindre 25 % et même les dépasser dans le cas des femmes. Ces activités sont elles-mêmes intimement liées à la pluviosité qui définit tout le calendrier agricole. Les différences liées au sexe sont très nettes : les femmes travaillent plus que les hommes, et ceci toute l'année (24,1 % contre 19 %). Un phénomène identique est constaté au niveau du total activités : 27,3 % du temps de présence au village par celles-ci contre 24,8 %. Cette disproportion est aggravée si l'on raisonne en temps réel puisque les hommes sont plus souvent absents. Si la part du travail agricole est supérieure chez les hommes (TA : 9,5 % contre 9 %), elle s'avère inférieure en temps réel (TAC : 7,8 % contre 8,2 %). Les cultures vivrières sont plus typiquement féminines (4,3 % contre 1,8 %), celles de rente seraient plutôt l'apanage des hommes (7,7 % contre 4,7 %), comme la chasse et la pêche (4,5 % contre 1,7 %). Cette spécialisation des tâches est un phénomène couramment observé (tableau 2). Les variations liées à l'âge sont aussi très significatives (tableau 3). On notera la faiblesse du total travail chez les moins de 25 ans (72 heures par mois, un peu moins de 130 heures pour les autres). Dans tous les cas, les femmes dépassent la barre des 130 heures mensuelles (5 heures par jour environ), puisque même celles de moins de 25 ans atteignent 135 heures. Les membres les plus âgés de notre échantillon ne l'étaient pas assez pour faire apparaître une baisse sensible chez les plus de 50 ans. Plus que l'âge, c'est un changement social (le mariage) qui fait passer le jeune

homme de l'insouciance paresseuse de la jeunesse à un début de responsabilité dans le travail, ce qui n'est pas le cas des femmes. Les besoins monétaires devenant pratiquement nuls avec l'âge, on constate alors un désintéressement pour le coton. L'influence de la superficie des exploitations a été moins bien définie ; on observe tout au plus un accroissement sensible du travail féminin avec les surfaces, alors que le phénomène est inverse chez les hommes. Tout se passe donc comme si le surcroît de travail provoqué par l'accroissement des superficies n'était supporté que par les femmes. Par contre, les conséquences de la polygamie sont plus nettes. L'arrivée d'une deuxième femme dans le ménage a pour premier effet de diminuer le travail du mari (de 22 % on passe à 18 %), si le temps qu'il consacre aux activités agricoles reste le même (10,5 % contre 10,8 % chez le monogame), la répartition évolue en faveur des cultures de rente.

La participation de l'homme aux travaux ménagers est en baisse. Il semblerait qu'une partie du temps dégagé soit transférée à la chasse et la pêche, ce qui est normal, le nombre de bouches à nourrir étant plus grand. Paradoxalement, la polygamie semble aggraver le sort de la femme puisqu'elle travaille alors plus (25,4 % contre 24,1 %), peut-être parce que le mari travaille beaucoup moins. Le nombre souvent plus important d'enfants entièrement à la charge de la mère en est une autre raison. La part du travail agricole est légèrement plus faible ;

Fig. 1. — Moyennes mensuelles hommes et femmes.



une certaine répartition des tâches pouvant intervenir. Les activités ménagères sont en hausse (toujours à cause du nombre d'enfants plus élevé), car le gain de temps lié aux activités communautaires (préparation des repas entre autres) est largement compensé par l'aide du mari qui, de faible, devient à peu près nulle. Nous résumerons cette situation en disant que la polygamie entraîne une spécialisation des tâches qui n'était que superficielle chez les ménages monogames. Les caractéristiques individuelles et sexuelles sont accentuées. Ainsi, globalement, le

mari travaille moins, ce qui entraîne une charge supplémentaire pour les femmes ; il se consacre plutôt à la culture du coton et passe plus de temps à la chasse. Les femmes, au contraire, assurent la production de la nourriture et tous les travaux ménagers. On comprend dans ces conditions qu'en dehors du signe extérieur de réussite sociale que cela représente, les hommes cherchent rapidement, dans la mesure de leurs moyens (car en contrepartie la dot coûte cher), à s'octroyer une deuxième femme, voire davantage.

Les valeurs individuelles pondérées par les temps de présence au village de chacun de leurs membres nous ont permis d'effectuer une analyse par ménage (tableau 4). Le type du ménage est un bon critère de classification. Notre échantillon ne comportait pas d'éléments âgés dans le groupe des célibataires ou divorcés. On y retrouve donc toutes les caractéristiques de la jeunesse décrites plus haut : absentéisme prononcé, temps de travaux limités, entretien restreint d'une parcelle de coton et éventuellement participation aux travaux sur cultures vivrières. Les couples mariés présentent évidemment des temps de travaux supérieurs. Quand on passe du couple monogame au couple bigame, on constate que la part des travaux agricoles diminue légèrement, passant de 9,9% à 9,1%, et que la répartition en culture de rente et vivrière évolue avec l'influence féminine plus marquée dans le deuxième cas (accroissement de la culture vivrière de 2,9% à 3,6%, baisse du coton de 6,9% à 5,5%). Le temps consacré à la chasse ainsi que le niveau d'activité totale restent stationnaires. Le couple féminin de notre échantillon met en relief une certaine masculinisation du ménage : la part consacrée à la culture vivrière est la même que celle du coton ; le travail total est assez faible, mais les travaux ménagers restent élevés.

Comme dans l'étude individuelle, l'influence des superficies est mal définie. On met en évidence un accroissement sensible du travail avec les superficies, ce qui peut paraître anormal. Nous pensons que ce phénomène traduit une transition de la petite exploitation où règne la stricte autosuffisance à un type annonçant l'exploitation essayant de dégager des surplus par l'intermédiaire du travail féminin.

### Productions

Il est difficile de parler d'élevage dans le cadre de ces exploitations. Si l'on peut remarquer la présence d'un cheptel de moyenne importance (chèvres et volaille), ce dernier est entièrement livré à lui-même, les propriétaires n'intervenant que par des prélèvements épisodiques. Ces animaux sont donc plus destructeurs que productifs et constituent avant tout un signe extérieur de richesse.

Les productions végétales sont mieux organisées, même si l'analyse des temps de travaux et des rendements nous les fait plutôt qualifier de cueillettes organisées. L'organisation sociale et le temps dévolu à la chasse, activité majeure qui marque la vie du Dacpa jusque dans la dénomination des mois du

Tableau 4. — Répartition des surfaces entrant dans la rotation par exploitation, par actif (unité de travail : U.T.) et par habitant (Hb.)

	Yabeta	N'Djangala	Igoua	Bakomba
Nombre d'exploitations .....	35	22	27	11
Nombre d'habitants .....	142	86	89	37
Nombre d'actifs U.T. ....	86,8	50	56,9	22,7
% d'actifs / nombre d'habitants .....	61	58,1	63,9	61,3
Nombre moyen U.T. / exploitation .....	2,6	2,3	2,1	2,1
Nombre moyen Hb / exploitation .....	4,2	3,9	3,3	3,4
<i>Cotonnier 77-78</i>				
Surface totale (hectares) .....	35	16,4	22,3	13,7
Surface / exploitation (hectares) .....	1,02	0,75	0,8	1,2
Surface / actif U.T. (ares) .....	40	33	39	60
Surface / planteur (ares) .....	51,4	44,3	49,7	50,8
<i>Cultures vivrières I 76-77</i>				
Surface totale (hectares) .....	25,4	19,7	17,7	7,1
Surface / exploitation (ares) .....	75	90	66	65
Surface / actif U.T. (ares) .....	29	39	31	31
Surface / Hb (ares) .....	18	23	20	19
<i>Cultures vivrières II 75-76</i>				
Surface totale (hectares) .....	28,1	22	22,9	12,3
Surface / exploitation (ares) .....	83	100	85	112
Surface / actif U.T. (ares) .....	32	44	40	54
Surface / Hb (ares) .....	20	26	26	33

calendrier traditionnel, montrent que nous avons affaire à une société de chasseurs, au moins initialement. À l'appui de cette constatation, il faut noter la grande importance que toutes les activités de cueillette en brousse (champignons, fruits, racines, tubercules...) prennent dans la fourniture de la ration alimentaire. Toutefois, l'agriculture occupant la plus grande partie du temps des gens pendant la saison des pluies, nous allons essayer de la définir à partir des problèmes fonciers, de l'outillage agricole, des systèmes cultureux, des temps de travaux et enfin des productions et rendements.

#### Le système foncier

Il est apparemment assez simple. Il n'existe pas de propriété du sol. Celui-ci appartient aux ancêtres auxquels il est rendu un culte, présidé par le chef religieux, sous forme d'offrandes pendant la période culturelle. En fait, la zone défrichée devient propriété temporelle de celui qui l'a travaillée, la hiérarchie sociale dont nous avons parlé plus haut n'intervenant que dans l'ordre du choix. Le chef et quelques conseillers avertis choisissent l'emplacement du nouveau bloc de culture de l'année sur le territoire du village, et chacun s'attribue une ou plusieurs parcelles, les femmes s'installant à côté de leur mari. Des échanges ou des ventes de droit de culture peuvent avoir lieu. Les premiers, à la faveur d'un lien de parenté, correspondent à la recherche d'une meilleure répartition qualitative des terres (il arrive souvent qu'en deuxième année, deux individus cultivent leur arachide sur la meilleure de leurs deux parcelles et réservent la seconde aux autres cultures vivrières, par exemple). La vente du droit de culture se produit quand un individu quitte le village, son successeur lui donne alors 500 à 600 francs pour pouvoir disposer de sa parcelle. Il ne s'agit pas d'un achat de la terre mais, en quelque sorte, de la rétribution du travail de défrichement de première année, qui est alors très largement sous-évalué.

Dans ce système de culture itinérante, il n'y a pas de gestion des surfaces cultivables par le paysan. Il tire le maximum de sa parcelle avec un minimum d'apports, épuisant chimiquement et physiquement le sol avant de s'installer ailleurs. Il faut y voir l'héritage du passé, l'habitat étant autrefois lui-même très mobile et le problème des terres se posant encore beaucoup moins que maintenant.

#### Les systèmes cultureux

La rotation est de trois ans. Chaque année, les villageois débroussent un nouveau bloc (parfois plus si le relief ou l'érosion ne permettent pas de dégager une surface suffisante) qui sera consacré au coton. La parcelle individuelle préconisée par la vulgarisation est de 50 ares, elle est très rapidement bordée par des pieds de manioc. Les productions vivrières suivent en deuxième année et bénéficient de l'arrière-effet de l'engrais quand il y a eu un épandage, ce qui est rare. Le manioc reste seul la troisième année et la parcelle est abandonnée. Si ce système présente des avantages (concentration de l'effort de travail sur un même lieu, vulgarisation facilitée), les

inconvenients en sont nombreux aussi, le principal étant le manque de rentabilité du défrichement très pénible, sur une période de trois ans, voire quatre.

Les produits vivriers sont cultivés en association. Les deux principaux sont les suivants : arachide-maïs-manioc et courge-maïs-manioc. De façon générale, il y a toujours une plante couvrante, basse, dont la densité est plus ou moins élevée, l'arachide parfois remplacée par le voandzou, ou la courge, une plante haute, dressée, le maïs souvent très clairsemé, et le manioc qui prendra tout son développement en deuxième année et recouvrira entièrement le sol en troisième. Les deux associations sont en général présentes sur la même parcelle, également réparties. Ce système, s'il exclut toute mécanisation, dont nous sommes très loin de toute façon, a le mérite de limiter l'érosion, la courge couvrant bien le sol, même à faible densité de semis. Par ailleurs, il assure une production minimale, en cas de difficultés climatiques durant le cours de la campagne, les plantes cultivées étant suffisamment différentes en exigences pluviométriques et cycle. Signalons, enfin, des cultures qui n'entrent pas dans cet assemblage. Il s'agit de parcelles marginales sur lesquelles les femmes installent de la patate douce ou des haricots ou des jardins de case, rares et toujours de faible surface, produisant quelques légumes ou condiments. Enfin, les cultures de bas-fond, mises en place au détriment de la forêt galerie en bordure de marigot sont importantes qualitativement, même si elles n'occupent que des superficies limitées. Entrent dans cette catégorie le maïs précoce et le riz, qui reste un aliment de prestige, et surtout le tabac, qui est la seconde culture de rente, assurant un revenu correct quand il est bien conduit (la vulgarisation de cette spéculation et son usinage sont assurés par la Société Franco-Centrafricaine des Tabacs, FCAT).

La répartition des surfaces entrant dans la rotation, par exploitation, par actif (enfants entre 10 et 15 ans et personnes de plus de 55 ans : 0,6 UT ; les autres, sans distinction de sexe : 1 UT) et par habitant est présentée dans le tableau 4. Toutes les surfaces en coton ne sont pas réutilisées obligatoirement en deuxième année, ce qui explique les différences. Si on ne tient pas compte des surfaces en manioc de troisième année, qui ne subissent pratiquement plus d'opérations culturelles, on obtient une surface cultivée moyenne par habitant de 44 ares environ, ce qui est un chiffre acceptable.

#### L'outillage agricole

La traction animale est inconnue et l'ensemble des travaux est effectué manuellement. Chaque actif dispose théoriquement d'une houe, la machette étant l'instrument à tout faire. Mais les caractéristiques de cet outillage sont très défavorables : peu différencié, il est assez mal adapté, ce type de houe à manche court imposant la station accroupie ou pliée qui, si elle est préférée des paysans, n'est sûrement pas la plus efficace, et surtout il est toujours en très mauvais état. Il va sans dire que la productivité du travail se ressent de cette pauvreté du matériel qu'un pouvoir d'achat réduit ne permet pas de renouveler.

**Le calendrier culturel**

Il est entièrement tributaire du début de la saison des pluies. Il est donc préférable de ne retenir dans les mois repères qui suivent que les durées qui les séparent (figure 2).

L'année commence relativement tôt (début mars) avec l'arrachage des vieux cotonniers de la campagne précédente, de façon à libérer le terrain pour les cultures vivrières qui vont suivre. Lorsque les pre-

mières pluies ont suffisamment ameubli le sol, les femmes se consacrent à sa préparation pour le semis (avril). Parallèlement, le débroussement de la nouvelle sole de coton s'engage et atteindra son maximum début mai (c'est aussi celui de la courbe de travail). A partir de fin mai et durant le mois de juin, on voit s'effectuer le bouturage du manioc, toujours postérieur aux semis des autres productions dont la qualité de la levée conditionnera la densité à la mise en place. Les premiers sarclages

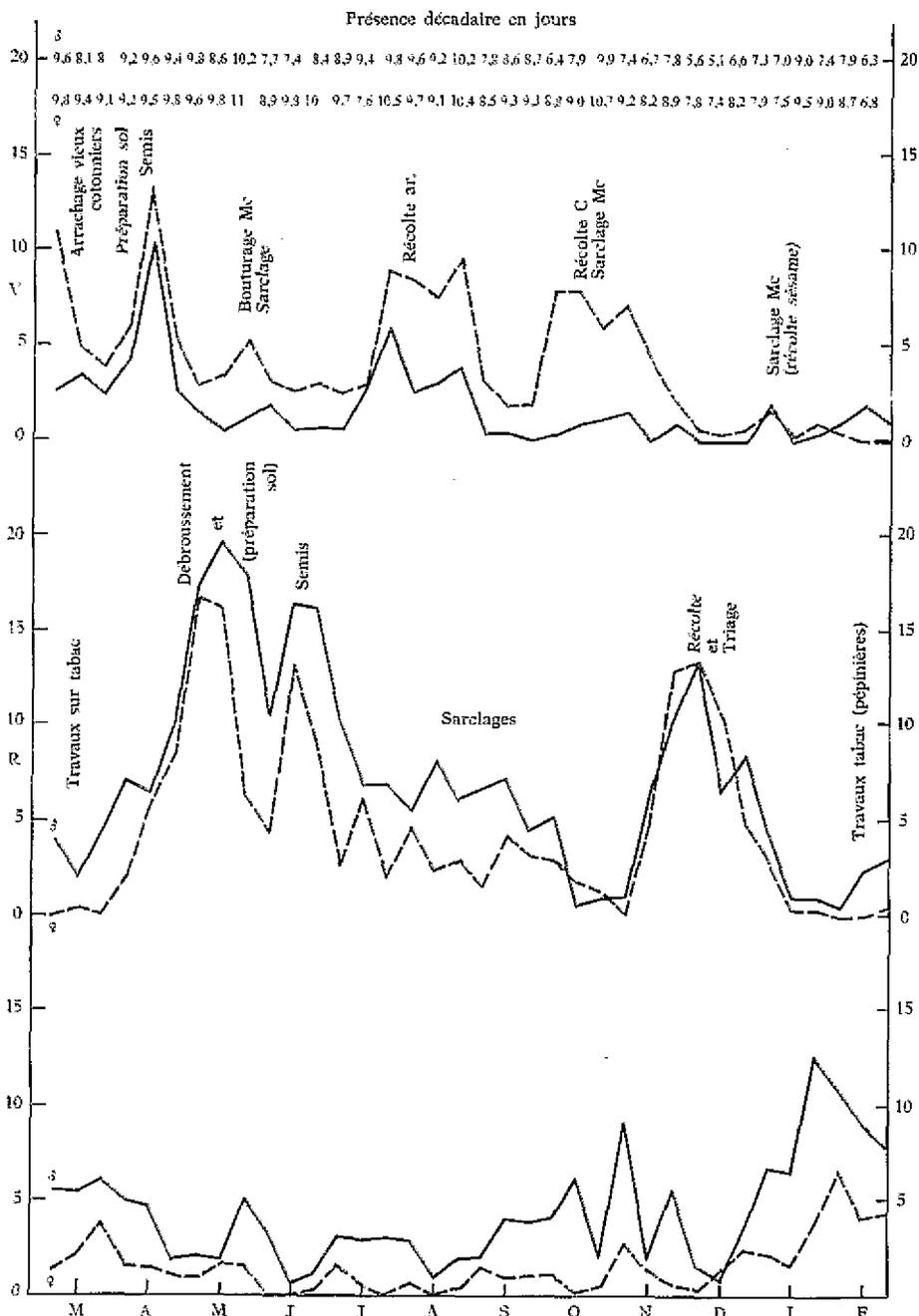


Fig. 2. — Moyennes décadaires par sexe.  
C.P.: Chasse et pêche.  
R : Cultures de rente (tabac-coton).  
V : Cultures vivrières.

ont lieu aussi à cette époque ; il s'agit en fait, le plus souvent, de la fin de la préparation du sol théoriquement antérieure au semis, mais négligée pour gagner du temps. L'abattage des arbres sur les nouvelles parcelles, qui maintenaient jusque-là les travailleurs à l'ombre, est alors le travail le plus important quantitativement. La fin du mois de juin voit une recrudescence des travaux sur coton avec la préparation du semis (houage très superficiel, puis piquetage) et les semis proprement dits, qui s'étaleront jusqu'à la mi-juillet et plus tard pour les retardataires. Environ un mois après, commence l'entretien des parcelles qui durera jusqu'en octobre, mais qui ne prend que peu de temps. La récolte des arachides, d'abord retournées plus séchées sur des claies de fortune au champ avant d'être stockées en coque au village, se déroule pendant la deuxième quinzaine de juillet et en août. C'est le troisième pic de travaux. Suit un temps mort, en septembre. A ce repos succède une période de travail intense en octobre-novembre et surtout décembre (toujours par rapport au temps de présence au village car, rappelons-le, décembre est le mois où l'on constate le plus fort taux d'absentéisme, il ne saurait donc être question d'un véritable goulot d'étranglement du point de vue main-d'œuvre) avec d'abord la récolte des courges (activité exclusivement féminine avec, entre autres, le lavage des graines), suivie de la cueillette du coton (deuxième maximum d'activité agricole). Celle-ci s'opère avec la capsule complète, le tri s'effectuant plus tard au village. Cette technique, outre l'augmentation sensible de travail qu'elle entraîne, mais qui n'est pas ressentie comme telle car pratiquée en groupes qui favorisent les discussions, a le défaut de rendre la fibre sale. Enfin, on récolte le sésame (culture de deuxième cycle moyennement pratiquée après arachide) en janvier-février.

Nous séparerons le calendrier des opérations sur tabac, en raison de son caractère typiquement masculin et de la faiblesse des superficies concernées. Les travaux débutent relativement tôt (fin février) par le défrichage de la pépinière en bordure de marigot et la préparation des planches de semis. Les arrosages bi-quotidiens des jeunes plants sont alors les seules interventions jusqu'à début avril, époque à laquelle commencent les repiquages en place pour diminuer la densité et opérer une première sélection des plants. Parallèlement, le paysan débrousse sa parcelle définitive de culture, puis il procédera à la transplantation (fin avril, mai). Dès la fin juin, les premières récoltes ont lieu, elles s'étaleront jusqu'en août. Le tabac est alors mis en guirlandes pour séchage, puis trié.

Ce calendrier appelle quelques remarques. Il est évident qu'un goulot d'étranglement de main-d'œuvre se crée en avril-mai-juin. Le paysan doit alors préparer son terrain pour les productions vivrières, procéder au semis, débrousser la sole coton, ce qui représente un travail considérable et, enfin, semer ce dernier. La priorité est toujours donnée aux cultures vivrières, c'est pourquoi les semis de coton peuvent s'échelonner fort tard. Sans nier son importance, cet excès de travail n'est quand même que relatif puisqu'il correspond à 6 heures par jour

pour les hommes et 6 h 45 environ pour les femmes. Si l'on ne s'intéresse qu'aux travaux agricoles, ces chiffres tombent respectivement à 4 h 20 et 4 heures. Ce phénomène résulte d'un certain nombre de pratiques bien enracinées dans les mentalités :

— L'arrachage des vieux cotonniers n'est effectué qu'en début de campagne. Il sera sans doute préférable de les couper, le sol étant trop sec pour les arracher, dès la fin de la récolte. Ceci ne serait donc plus à faire en début de campagne et aurait une action sanitaire non négligeable contre les parasites.

— Le débroussement de la nouvelle sole de coton ne commence que lorsque les pluies sont réellement installées, en raison de la sécheresse du terrain auparavant qui rend difficile tout travail. Par ailleurs, les arbres, pourvoyeurs d'ombre, ne sont abattus qu'en dernier lieu. Il s'ensuit des semis très tardifs du coton. La strate arbustive pourrait très facilement être détruite avant, en sec, mais on se heurte alors à la concurrence de la chasse, beaucoup plus attractive.

— Les récoltes du coton sont trop étalées (jusqu'en fin janvier), ce qui rend difficile une destruction précoce des vieux pieds.

#### Les temps de travaux

Les individus de notre échantillon ont consacré 11 226 heures aux travaux agricoles sur une surface cultivée de 1 170 ares. Le débroussement de première année avec 2 599 heures représente 23 % du total des opérations (il serait plus rigoureux d'étudier une sole pendant l'ensemble de la rotation que d'envisager l'assolement complet sur une année, au point de vue rapport de surface). La culture cotonnière a demandé 4 419 heures, soit 39 % (ou 5 069 heures si l'on inclut l'arrachage des cotonniers, soit 45 %, après correction de surface) et les cultures vivrières 4 208 heures, soit 37 %. Les figures 3 et 4 visualisent la répartition des opérations par quinzaine.

#### Cultures vivrières

- Surface totale soumise à l'enquête = 593 ares.
- Nombre d'heures de travail = 4 208, soit environ 710 h/ha, réparties de la façon suivante :
  - arrachage des vieux cotonniers : 669 heures, soit 16 % (114 h/ha) ;
  - préparation semis et semis, bouturage du manioc : 1 038 heures, soit 25 % (173 h/ha) ;
  - entretien : 761 heures, soit 18 % (128 h/ha) ;
  - récolte arachide et divers : 1 277 heures, soit 30 % (215 h/ha) ;
  - récolte courge : 463 heures, soit 11 % (78 h/ha).

On peut remarquer la très faible part consacrée à l'entretien (avec ses trois périodes de pointe). L'arrachage des cotonniers prend, au contraire, beaucoup de temps. Mais il faut surtout insister sur l'importance relative de la récolte (41 % au total). Nous avons parlé de cueillette organisée à propos de cette agriculture, cette impression semble se confirmer.

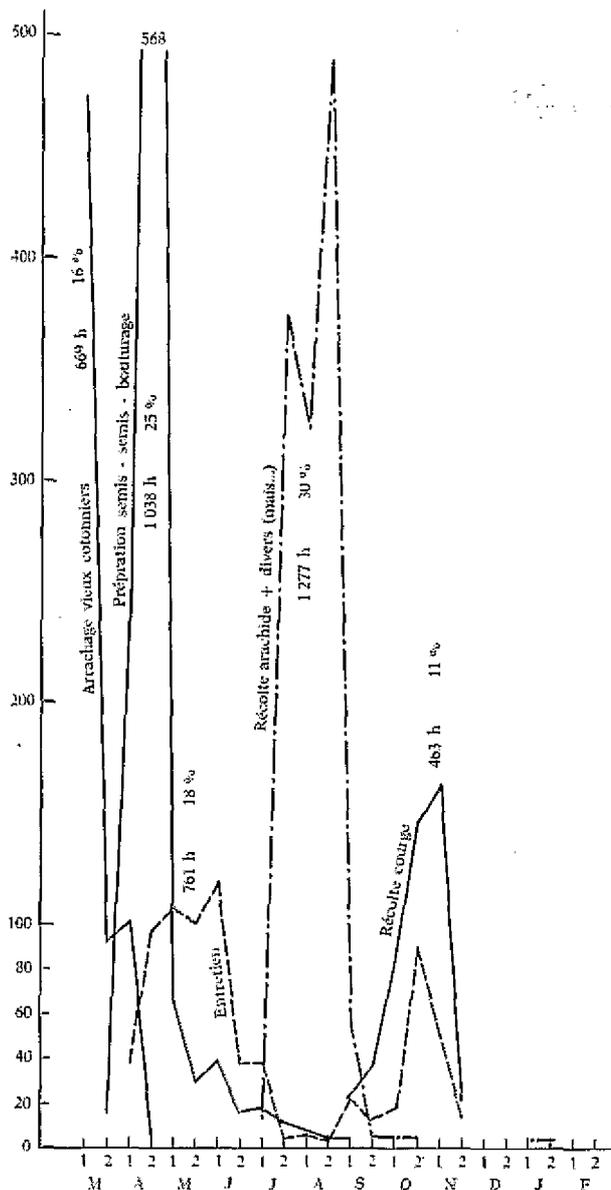


Fig. 3. — Temps de travaux cumulés en heures par quinzaine sur cultures vivrières I. Surface totale : 593 ares. Temps total : 4 208 heures.

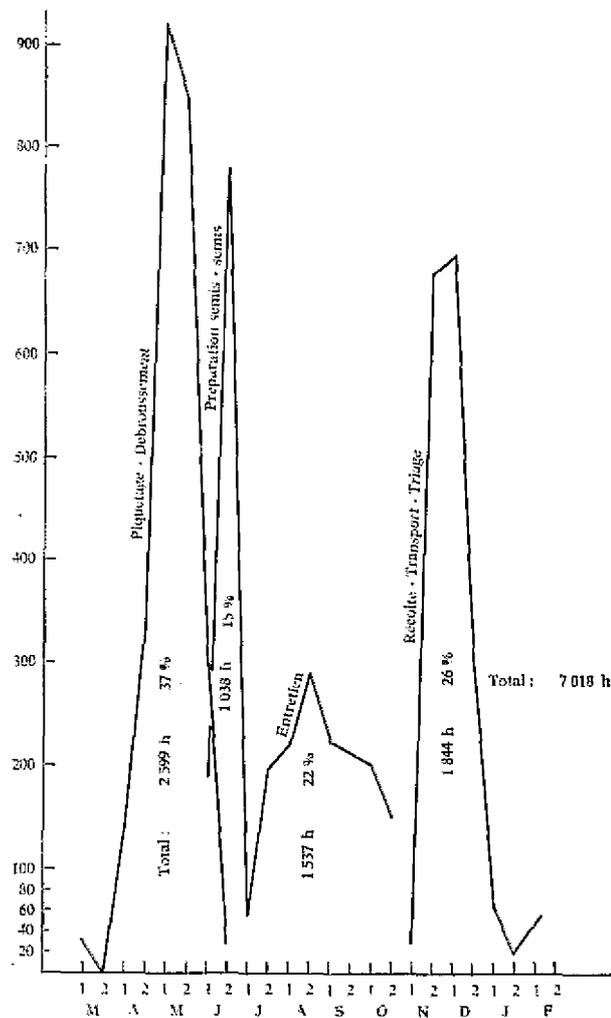


Fig. 4. — Temps de travaux cumulés en heure par quinzaine sur coton. Surface totale : 577 ares. Production commercialisée totale : 1 330 kg. Rendement moyen : 230 kg/ha.

**Coton**

- Surface totale = 577 ares.
- Rendement moyen = 230 kg/ha (ce qui est très faible).
- Nombre d'heures de travail = 7 018, soit environ 1 216 h/ha, réparties de la façon suivante :
  - débroussaement : 2 599 heures, soit 450 h/ha ;
  - entretien : 153 heures, soit 22 % (266 h/ha) ;
  - récolte, transport et triage : 1 844 heures, soit 26 % (320 h/ha).

Il faut noter le temps considérable pris par le débroussaement, qui ne comporte évidemment pas le dessouchage qu'il faudrait envisager en cas de culture attelée. La rentabilité d'une telle opération, amortie sur 3 ou 4 ans dans le cas d'un système itinérant, n'est pas évidente. Mais la fixation de l'agriculture suppose résolus les problèmes de conservation et amélioration de la fertilité des sols et de lutte contre l'érosion. Enfin, le temps consacré à l'entretien du coton, tout en restant faible, est supérieur à celui des produits vivriers. Sans doute faut-il y voir la marque de l'intervention de l'encadrement, plus efficace et motivé en matière de coton.

### Les productions

Voici les résultats que nous avons pu enregistrer lors de la campagne 1977-1978 :

#### — Courge

- rendement estimé en graines = 500 kg/ha sur la piste de Bakala, 455 kg/ha sur celle des M'brés ;
- production moyenne par exploitation = de 160 kg à Bakomba à 300 kg à N'djangala, ce qui donne entre 100 kg et 200 kg d'amandes (partie consommée).

#### — Maïs

- rendement en épis : association arachide-manioc = 250 kg/ha ; association courge-manioc = 350 kg/ha ; la production moyenne par exploitation varie de 200 kg à 300 kg.

#### — Arachide

- rendement = 600 kg/ha à 800 kg/ha ; la production moyenne par exploitation varie de 200 kg à 300 kg. La partie vendue (à peu près 50 %) procure un revenu d'environ 4 000 francs (3 540 francs à Bakomba, 4 640 francs à Igoua).

#### — Coton

- rendements : Bakomba = 590 kg/ha ; Igoua = 448 kg/ha ; N'djangala = 300 kg/ha ; Yabeta = 535 kg/ha (1978-1979 = 252 kg/ha).

Tous ces rendements sont mauvais. La qualité des semences, des densités trop faibles et un entretien limité des parcelles, dont nous avons déjà eu l'occasion de parler, en sont les principales causes.

Si l'on raisonne maintenant en terme de productivité, et ceci pour les cultures de rente qu'il est plus facile de maîtriser, on s'aperçoit à partir de notre échantillon que les femmes travaillent 7 h 30 environ pour produire 1 kg de coton (le chiffre masculin n'est pas représentatif, car l'un des hommes interrogés n'a obtenu qu'un rendement excessivement bas). Ce travail lui rapporte donc 6,8 F/h. Même si ce chiffre est un peu supérieur dans le cas des hommes, on conçoit que les jeunes soient tentés par un travail salarié qui sera mieux rémunéré, quoique beaucoup plus difficile à trouver. Quant au tabac, il faut un peu plus de 18 heures pour en produire 1 kg, ce qui

est nettement plus que pour le coton, cette culture étant très minutieuse et demandant beaucoup de soins. En contrepartie, elle rapporte un peu plus, de l'ordre de 8,6 F/h, rémunération qui pourrait facilement être augmentée si elle était convenablement menée.

### Echanges et circulation des biens

La quasi totalité de la production vivrière est auto-consommée au niveau du ménage. Seule l'arachide fait exception, un circuit de commercialisation ayant été organisé. Le marché le plus proche est celui de Grimari ; encore est-il trop loin pour que les paysans puissent venir y vendre régulièrement leurs productions. Tabac et coton sont donc les seules sources de revenus assurées. La FCAT et l'UCCA en organisent le ramassage à prix garantis. Nous avons enregistré de façon très simple les dépenses et recettes par individu des ménages que nous interrogeons, ceci sur la période s'étalant de septembre à février inclus. Nous avons donc pu suivre les marchés tabac et coton et connaître ainsi les seules rentrées d'argent pendant l'année. Sur ces 6 mois, le total des dépenses s'est élevé à 80 980 francs, soit environ 3 700 francs par personne ; celui des recettes à 172 380 francs, soit 7 800 francs par personne. La masse monétaire en circulation est donc particulièrement faible. Sa répartition montre une nette dominance des dépenses consacrées à l'habillement, à l'entretien (les marchands ambulants suivent les marchés de coton avec différents articles) et au paiement de l'impôt (qui représente 16,2 % des recettes sur la période), respectivement 36,8 % et 34,5 % ; quant aux recettes, elles proviennent à 44,4 % des ventes de coton et tabac et à 27,5 % du petit commerce (boissons et revente de cigarettes), la culture vivrière n'arrive que loin derrière, avec 12,8 %.

Dans l'état actuel des choses, il y a peu de chances pour que le paysan cherche à améliorer son revenu ; il serait en effet bien embarrassé pour le dépenser, les commerçants ne s'aventurant que rarement en brousse, en raison de l'état des pistes. Et il n'est évidemment pas question de parler d'épargne.

### CONCLUSION

Nous avons essayé de schématiser les contraintes économiques et techniques rencontrées dans les tableaux 5 et 6. Plus que le niveau technique, qui reste très bas dans tous les cas, ce sont les structures humaines, considérablement fluctuantes d'un ménage à l'autre, qui semblent prépondérantes dans l'établissement d'une typologie des systèmes d'exploitation. Nous avons donc retenu comme critère de classification les trois facteurs suivants : moyenne d'âge du ménage, régime matrimonial, orientation du type de production (coton ou culture vivrière). Nous distinguerons donc :

#### — Les jeunes gens non encore mariés :

Il s'agit là d'une catégorie transitoire que le ma-

riage fera passer dans les suivantes. Ils ne constituent pas à proprement parler une véritable unité, puisqu'ils dépendent encore de leurs parents en grande partie. Toutefois, ils cultivent une parcelle de coton qui leur donne une certaine autonomie financière. En deuxième année, la plupart du temps, la mère ou la grand-mère assurera la culture vivrière à laquelle ils ne participent que sporadiquement. Il y a probablement là une force de travail mal employée mais surtout, ce qui est plus grave, un désintéressement assez marqué pour l'agriculture. Une partie de l'attention de l'encadrement pourrait se porter vers cette catégorie, sachant qu'elle est la plus difficile à manier, mais aussi la plus réceptive théoriquement à une amélioration des systèmes de production, si on réussit à la motiver.

Tableau 5. — Circulation des produits et circulation monétaire. Contraintes économiques.

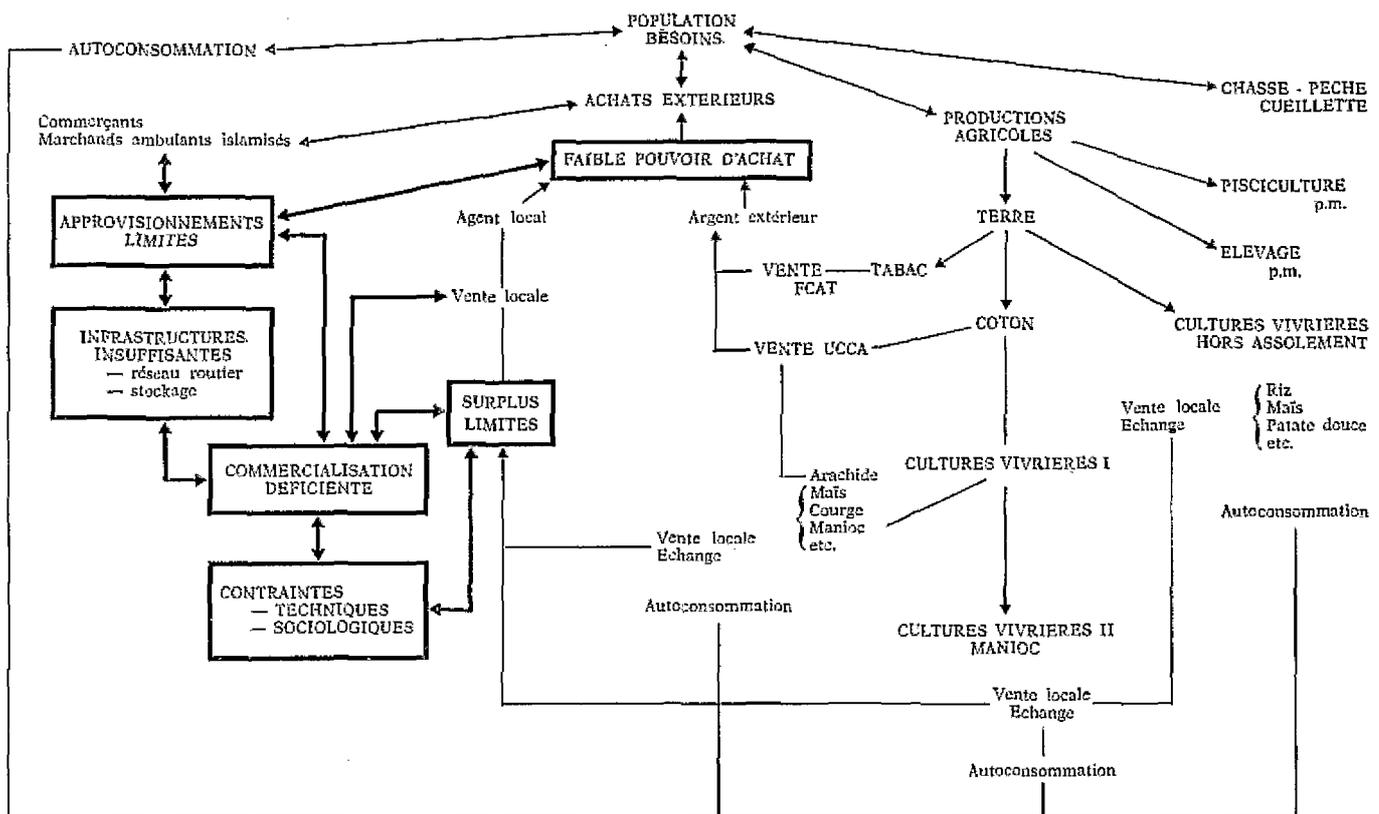
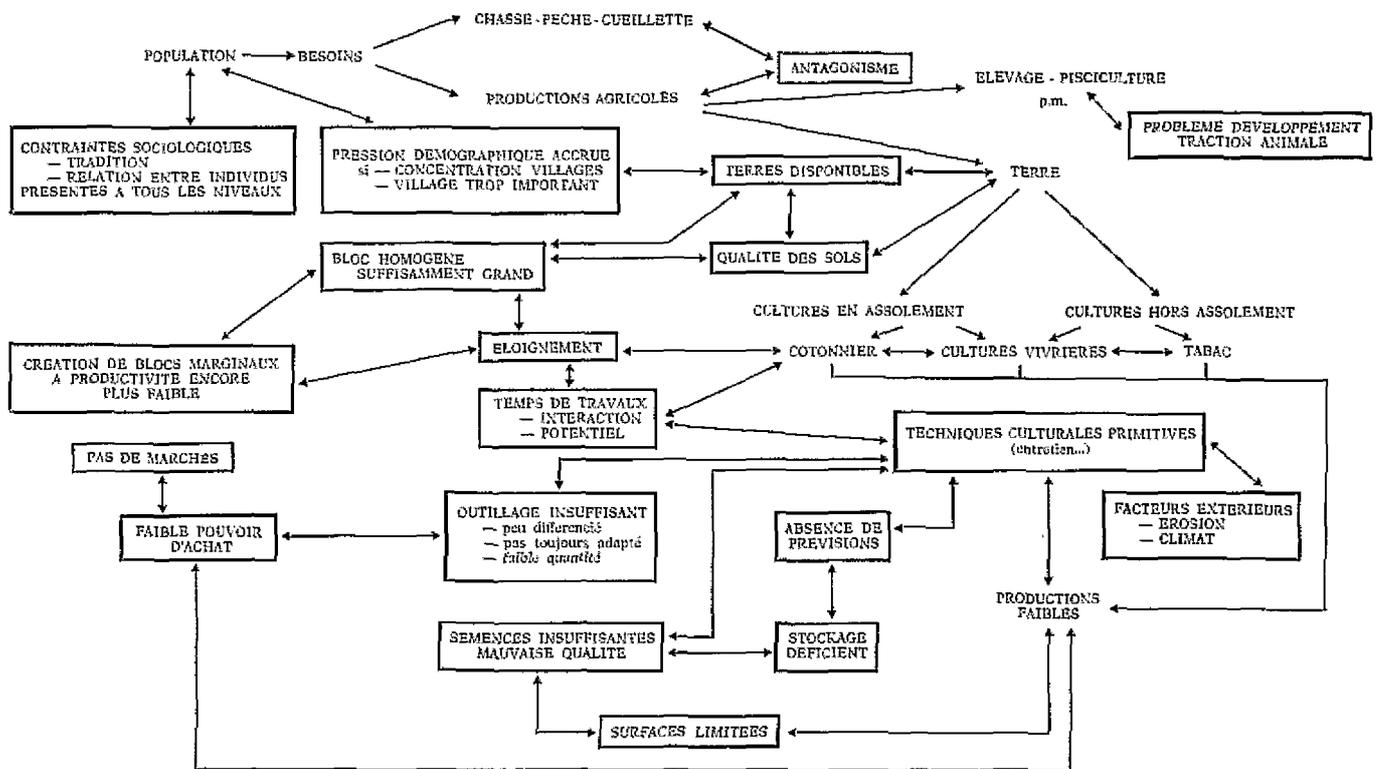


Tableau 6. — Quelques contraintes de la production agricole



— *Les jeunes couples :*

Tout comme les précédents, ils sont encore plus ou moins à charge de leurs parents (surtout pour les repas). Par contre, ils constituent une unité de production qui s'organise, même si elle n'est pas encore très stable, les séparations étant fréquentes.

Avec les types suivants, nous abordons des unités qui sont réellement installées socialement.

— *Les couples d'âge moyen avec rendements agricoles faibles :*

Ils sont autosuffisants et ne produisent que le strict minimum nécessaire à leur subsistance. Les productions vivrières sont entièrement consommées en dehors de la part réservée à la semence. Le coton sert à payer l'impôt. Il s'agit probablement de la catégorie la plus réfractaire à tout progrès, car n'en ressentant pas la nécessité. C'est à elle que se heurte l'encadrement, et elle constitue malheureusement la majorité de la population. On ne peut compter que sur l'effet d'entraînement d'un groupe plus dynamique pour espérer un changement.

— *Les couples d'âge moyen avec rendements agricoles plus élevés et superficies cultivées plus importantes :*

Ils sont rares. Leur caractéristique principale est le dégagement d'un surplus au niveau de la production cotonnière (après le paiement de l'impôt), chacun des conjoints cultivant de façon relativement correcte (par rapport aux autres) une parcelle de coton. Ce sont les plus réceptifs à la vulgarisation. L'effort devrait porter sur eux, sachant qu'ils souffrent de l'inertie des précédents (le niveau culturel moyen du village conditionne l'obtention ou non d'engrais et d'insecticides).

— *Le rôle des enfants dans la catégorie précédente :*

Ils ont un effet sur la structure des ménages de par leur nombre (quand ils sont peu nombreux, ils ne modifient pas réellement l'appartenance des parents à tel ou tel type) et leur âge. L'orientation vers la production vivrière et l'autosuffisance se fait plus marquée quand ils sont en bas âge et, au contraire, ils peuvent devenir un facteur dynamique en vieillissant, leur participation aux travaux agricoles entraînant une augmentation possible des surfaces produisant un surplus qui assure un revenu supplémentaire (c'est le cas de tous les ménages de taille importante), même si les rendements ont tendance à diminuer.

— *Les couples bigames :*

On constate une spécialisation des tâches et une production accrue dues à la présence d'un actif supplémentaire, les travaux et charges fixes restant les mêmes. L'option de la deuxième épouse pour la culture vivrière ou le coton conditionne la nature du produit commercialisable, sachant que dans presque tous les cas un surplus en arachide est dégagé. C'est dans cette catégorie qu'une organisation du travail serait la plus payante, le pas à franchir pour quitter le régime de pure autosuffisance étant déjà accompli.

— *Les couples âgés - les veufs :*

De nouveau, l'autarcie axée sur une autoconsommation complète des produits vivriers est de règle. On constate un désintéressement pour la culture cotonnière avec l'âge, qui correspond à la diminution de la force de travail. Non touchés par la vulgarisation, ils peuvent même constituer un frein en cultivant de façon parfaitement anarchique.

## BIBLIOGRAPHIE

- ANCEY G., 1975. — Les notions d'actifs et d'inactifs à l'intérieur d'une exploitation agricole. *Note A.M.I.R.A. (1) ronéotée n° 11.*
- ANCEY G., 1975. — Une nouvelle approche des budgets familiaux en Afrique, l'analyse matricielle. *Note A.M.I.R.A. (1) ronéotée n° 12.*
- BEAUDOU A.G. et M. CHEVAL, 1973. — Carte pédologique de la R.C.A. Feuille de Bambari et Bianga. O.R.S.T.O.M., Centre de Bangui.
- COLLECTIF, 1977. — Etude agro-socio-économique de base sur les conditions de développement de la sous-préfecture de Paoua-Ouham. Pende E.C.A. 2 tomes. Agence allemande pour la coopération technique (G.T.Z.), Technische Universität, Berlin.
- GASSE D., 1978. — Les fichiers du village. Problématique générale et expérience gabonaise. *Note A.M.I.R.A. (1) ronéotée.*
- GOSSELIN G., 1975. — Travail et changement social en pays Gbeya. *Librairie Klincksieck.*
- GOUET M. et M. GEORGES, 1961. — Emploi du temps du paysan dans une zone de l'Oubangui Central, 1959-60. *Publication B.D.P.A., Paris.*
- MARAN R. — Prix Goncourt « Batouala », A. MICHEL.
- QUANTIN P. et A. FORGET, 1965. — Les sols de Grimari. O.R.S.T.O.M.
- SILLANS R., 1958. — Les savanes de l'Afrique Centrale. *Lechevalier, Paris.*
- THEVENIN P., 1978. — L'investigation en milieu rural et la pratique du développement. Cadre d'intégration et approche systématique. *Note A.M.I.R.A. (1) ronéotée n° 24.*  
Rapports d'activité des campagnes 1974 à 1979 (non publiés).
- Documentation générale de base :* Missions de recherches, Institut de recherches du Coton et Textiles exotiques (I.R.C.T.), section Agronomie et Agro-économie, en Centrafrique.

(1) A.M.I.R.A. : Groupe de recherches pour l'amélioration des méthodes d'investigation en milieu rural africain. Edition A.F.I.R.A., 58, boulevard Arago, Paris XIII.

## SUMMARY

*The disappointing results and even failures of many development projects in the Central African environment led us to investigate the nature of the obstacles involved and the fundamental causes that limit any improvement of peasant living standards and therefore of rural economic growth. We therefore endeavoured to make an overall approach to the production systems placed within a more general framework of the daily constraints of the traditional way of life in order to identify the main types of structures and describe their operation.*

*The final result is an attempt to typify the farms investigated, partly taking into consideration their receptivity to innovation, which is more representative than using average values, which often mask considerable dispersions. This sometimes monographic character of the experiment and its spot localisation, limiting considerably the possibility of extrapolation to the rest of the country, nevertheless enabled us to clarify our objectives and develop a system method applicable to this type of traditional peasant farming systems.*

## RESUMEN

*Los resultados decepcionantes e incluso los fracasos de numerosos proyectos de desarrollo referentes al medio agrícola centroafricano, nos han conducido a interrogarnos sobre los obstáculos y causas profundas que limitan cualquier mejoramiento del nivel de vida del agricultor y, por consiguiente, cualquier impulso económico del mundo rural de este país. Nos hemos esforzado pues en dar un enfoque global de los sistemas de producción, asentados en el marco más general de los imperativos cotidianos del modo de vida tradicional, de manera a despejar los grandes tipos de estructura y describir su funcionamiento.*

*El resultado final es un intento de tipología de las explotaciones examinadas, teniendo en cuenta, en parte, su receptividad a la innovación, más representativa que el uso de los valores promedio, que a menudo disimulan una fuerte dispersión. El carácter a veces monográfico de esta experiencia y su localización puntual, limitan considerablemente la extrapolación al resto del país, pero nos ha permitido clarificar nuestros objetivos y elaborar una metodología aplicable a este tipo de enfoque del sistema tradicional de explotación agrícola.*